



HAL
open science

Le sabir du drogman

Sarga Moussa

► **To cite this version:**

| Sarga Moussa. Le sabir du drogman. Arabica, 2007, LIV (4), pp.1-14. hal-00910109

HAL Id: hal-00910109

<https://hal.science/hal-00910109>

Submitted on 1 Dec 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le sabir du drogman

Le mot *sabir* apparaît pour la première fois en français au milieu du XIXe siècle, dans un journal algérien, pour désigner un jargon mêlé d'italien, d'espagnol, de français et d'arabe parlé par les populations d'Afrique du Nord lorsqu'elles veulent converser avec des Européens¹. Mais le substantif *sabir*, qui est une altération de l'espagnol (ou du provençal) *saber* (« savoir »), est attesté beaucoup plus tôt, par exemple dans la célèbre réplique du muphti parlant en langue franque, dans *Le Bourgeois gentilhomme* : « Si ti sabir, ti respondir » (acte IV, scène V). La *lingua franca*, elle, désigne un mélange de langues, parlé essentiellement dans les ports du Levant et du Maghreb, lieux d'échanges par excellence, où se côtoient marins, marchands, consuls et autochtones². Il s'agit d'un jargon mêlé de turc, d'arabe et de langues romanes : c'est la langue avec laquelle communique une partie de cette population cosmopolite³. La notion de sabir, employée notamment par les voyageurs en Méditerranée au XIXe siècle, recouvre donc celle de langue franque, plus ancienne, mais qu'on trouve encore chez un Lamartine en 1835⁴.

Il faut retenir d'emblée l'hétérogénéité intrinsèque du sabir, qui détermine manifestement la connotation négative souvent associée à ce mot⁵. Ainsi Gautier, qui se trouve à Alger en 1845, le qualifie d'« idiome extrêmement borné, et qui sert aux communications de portefaix à étranger »⁶. En réalité, l'« idiome » en question est parlé bien plus largement, notamment par les *drogmans*, les guides-interprètes dans les pays orientaux, auxquels les voyageurs font systématiquement appel. De même que le sabir est suspect *parce que* composite, le drogman, oscillant entre l'Orient et l'Occident (c'est souvent un chrétien levantin), fait traditionnellement l'objet d'une représentation caricaturale⁷. Les voyageurs en Orient de l'époque romantique le

¹ Voir le *Dictionnaire étymologique de la langue française* (1932) de Bloch et Wartburg.

² Voir les pages que Christian Windler consacre aux interprètes dans *La Diplomatie comme expérience de l'Autre. Consuls français au Maghreb (1780-1840)*, Genève, Droz, 2002, p. 153 et suiv.

³ Dès 1830, c'est-à-dire, non par hasard, au moment où la France entreprend la conquête de l'Algérie, paraît anonymement à Marseille un petit *Dictionnaire de la langue franque ou petit mauresque, suivi de quelques dialogues familiers et d'un vocabulaire de mots arabes les plus usuels ; à l'usage des Français en Afrique*.

⁴ Alphonse de Lamartine écrit, à propos des notes d'un interprète syrien qui avait accompagné le chevalier de Lascaris dans ses pérégrinations parmi les tribus bédouines d'Arabie, au début du XIXe siècle, – notes qu'il inclut dans son propre récit de voyage : « Je les fis traduire, avec une peine infinie, en langue franque, je les traduisis plus tard moi-même en français, et je pus faire jouir ainsi le public du fruit d'un voyage de dix ans, qu'aucun voyageur n'avait accompli » (Avant-propos au « Récit de Fatalla Sayeghir chez les Arabes errants du Grand Désert », dans *Voyage en Orient*, éd. Sarga Moussa, Paris, Champion, 2000, p. 618).

⁵ Le *Trésor de la langue française* donne « charabia » comme synonyme du sens péjoratif du mot.

⁶ Théophile Gautier, *Voyage en Algérie*, éd. Denise Brahimi, Paris, La Boîte à Documents, 1989, p. 41 ; texte publié la première fois, pour le chapitre concerné (« Alger intra-muros ») en 1865 dans *Loin de Paris*.

⁷ Sur ce point, voir notre *Relation orientale*, Paris, Klincksieck, 1995, chapitre I. Le mot *drogman* apparaît au milieu du XVIe siècle pour désigner un interprète dans les pays orientaux. L'étymologie du terme renvoie à la fois au grec byzantin *dragoumanos* et à l'arabe *tourdjoumân*. Le mot a plusieurs graphies en français (on écrit aussi *dragoman*), et il se

décrivent comme un personnage prétendant connaître toutes les langues alors qu'il n'en parle aucune correctement, bref comme un être hybride et fanfaron.

À l'origine, les drogman sont des interprètes exerçant dans l'Empire ottoman, notamment dans les consulats. Ils sont formés par l'École des Jeunes de langue fondée par Colbert en 1669. Cette institution fut ensuite doublée par le Collège Louis-le-Grand, fondé par Louis XIV, où de jeunes Arméniens, dès 1700, recevaient des bourses pour être envoyés dans des missions catholiques de Turquie. Celles-ci ne donnant pas les résultats attendus, les jeunes boursiers arméniens, qui apprenaient en France le latin, le grec ancien, mais aussi le turc et l'arabe, furent dès lors destinés à la carrière de drogman dans les Échelles du Levant ou du Couchant⁸. Cependant, en 1721, un arrêté décide du remplacement des boursiers arméniens par dix jeunes Français pris alternativement parmi les familles habitant en France et parmi celles de drogman ou négociants établis au Levant⁹. Il s'agissait de s'assurer que les intérêts de la France soient bien défendus, alors qu'un *raya* (sujet non-musulman de l'Empire ottoman), même formé à Paris, était toujours soupçonné de servir les intérêts de la puissance adverse. Malgré cette volonté de contrôler l'information en fonction de critères nationaux, la France continua manifestement à employer, au cours du XVIIIe siècle, des drogman orientaux, comme en témoigne le médecin et naturaliste Guillaume-Antoine Olivier :

« Par une ascendance peu réfléchie, presque tous les drogman français avaient été tirés de quatre ou cinq familles originaires étrangères, ou domiciliées depuis long-tems dans le Levant. Ces hommes, nés en Turquie, issus de mères grecques ou arméniennes, nous ont montré, à l'époque de la révolution, combien peu il fallait compter sur leurs semblables. Quoiqu'ils dussent à la France leur éducation, leur état et leur fortune, ils n'ont pas balancé de passer au service de nos ennemis, de leur transmettre les connaissances qu'ils avaient acquises auprès de nous. Quelques-uns même sont accusés d'avoir enlevé des dépôts et d'avoir spolié les chancelleries : tous, en un mot, ont prouvé dans cette mémorable circonstance, qu'on ne devait confier dans la suite les importantes fonctions de drogman qu'à de véritables Français, à des hommes nés dans le sein de la France, nourris et élevés dans ses mœurs et ses usages.

Je ne crois pas qu'on doive assimiler l'homme né en Turquie, d'un père qui a renoncé depuis long-tems à sa patrie, d'une mère sujète du grand-seigneur, d'une Grecque ou d'une Arménienne qui déteste nos usages et se moque de nos mœurs, à celui qui, né en France, aura sucé avec le lait, des idées de probité, de moralité et d'honneur. Cinq à six années pour son instruction, ne pourront détruire les impressions qu'il aura reçues dans sa jeunesse. Accoutumé à vivre avec des hommes avilis, entouré de parents dont l'ame est flétrie par l'esclavage, instruit à l'école du vice, cinq à six années ne suffiront pas pour élever son ame, pour graver d'une manière ineffaçable dans son cœur l'amour de la vertu, le desir de la gloire, le dévouement à sa patrie. »¹⁰

française sous la forme « truchement », qui reste aujourd'hui encore, au sens figuré, dans l'expression « par le truchement de ».

⁸ Voir Daniel Reig, *Homo orientaliste*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1988, p. 65-66.

⁹ D'après Henri Cordier, *Un Interprète du Général Brune et la fin de l'École des Jeunes de langue*, Paris, Klincksieck, 1911, p. 7.

¹⁰ Guillaume-Antoine Olivier, *Voyage dans l'Empire Othoman, l'Égypte et la Perse...*, Paris,

On a ici une bonne illustration d'une structure de pensée binaire, courante à l'époque des Lumières, et qui se radicalise sous la Révolution française : le drogman arménien ou grec appartient à un Orient qui représente véritablement l'antithèse de la civilisation française. C'est parce que le chrétien d'Orient est soupçonné de *duplicité* que son identité apparaît comme *double*. Pourtant, c'est précisément la complexité de cette identité qui confère à cette catégorie de la population (proche de l'Occident sur le plan religieux, mais inscrite dans une réalité géographique proprement orientale) une vocation d'intermédiaire culturel. On est là au cœur d'un paradoxe qu'on retrouvera au XIXe siècle, à travers le guide-interprète qui accompagne les voyageurs en Orient : indispensable à la communication, il est pourtant le plus souvent accusé de la perturber, voire de la pervertir sciemment par ses mensonges ou ses vantardises. Voyons comment apparaît ce nouveau personnage dans la littérature de voyage et en quoi il se distingue du drogman comme personnage officiel attaché à un consulat.

Le guide-interprète est lié à la mode des voyages en Orient à l'époque romantique. Avant l'existence du tourisme de masse, c'est-à-dire des voyages organisés, dans la seconde moitié du XIXe siècle, les Européens qui parcourent le bassin oriental de la Méditerranée se font toujours accompagner d'un drogman, qui remplit en général plusieurs fonctions, comme on le voit dans le contrat que le comte d'Estourmel, un contemporain de Lamartine, reproduit dans son récit de voyage¹¹. Il s'agit en l'occurrence d'un Grec recruté à Rome par le comte d'Estourmel, qui accomplit dans les années 1832-1833, avec trois de ses neveux, le parcours classique que le guide Joanne de l'Orient décrira une trentaine d'années plus tard. Démétrius Papadriopulo est une sorte d'intendant général, chargé de la gestion de toute la partie matérielle du voyage. Sans lui, pas de rencontres (très rares sont les voyageurs français à connaître des langues orientales), ni même de déplacement possible : comment savoir où aller, où dormir, où se ravitailler, dans un espace encore largement dépourvu d'infrastructures touristiques ? Or, malgré ce rôle capital, le guide-interprète fait l'objet d'un portrait très souvent parodique dans les récits de voyage en Orient au XIXe siècle. Tout se passe comme si, une fois rentrés chez eux, les voyageurs éprouvaient le besoin de *dénier* l'importance de celui envers qui ils ont une dette un peu trop lourde.

Le drogman, personnage parodique

Agasse, 1801, t. I, p. 373-374 ; je conserve l'orthographe de l'époque.

¹¹ « Monsieur D. Papadriopulo s'engage à conduire dans toutes les parties de l'Orient, c'est-à-dire dans les îles Ioniennes, le Péloponèse, les îles de l'Archipel, l'Épire, la Macédoine, Constantinople, Smyrne, l'Asie Mineure, la Syrie, Jérusalem, l'Égypte, la Nubie, l'Abyssinie, etc., les trois voyageurs soussignés, selon leur volonté, en se chargeant de pourvoir à toutes les dépenses journalières, savoir : celles des bâtiments de passage, des chevaux, des chameaux, des barques, en somme, de tous les moyens de transport tant pour les voyageurs que pour les bagages, selon les circonstances et les ressources des différents pays.

Il s'engage, en outre, à faire les frais de blanchissage, de logement et de la nourriture, le plus convenablement possible, non au-dessous de la médiocrité ; d'acquitter tous les pourboire, gratifications, cadeaux qu'on serait dans le cas de donner aux gouverneurs turcs et autres, chez les consuls et leurs agents ; et, dans le cas où la prudence l'exigerait, il se chargera de fournir des escortes d'un certain nombre d'hommes qui seraient à sa solde » (Joseph d'Estourmel, *Journal d'un voyage au Levant* [1844], Paris, Crapelet, 1848, t. I, p. 3-4).

La première occurrence de la figure du drogman parodique apparaît sans doute dans *l'Itinéraire de Paris à Jérusalem* (1811) de Chateaubriand, qui invente avec cet ouvrage un parcours circulaire autour de la Méditerranée, partiellement reproduit par nombre de voyageurs au XIXe siècle. Pour traverser la Morée, en 1806, le voyageur se fait accompagner d'un drogman prénommé Joseph, et dont il fait le portrait suivant :

« Ce Milanais était un petit homme blond, à gros ventre, le teint fleuri, l'air affable ; il était tout habillé de velours bleu ; deux pistolets d'arçon, passés dans une étroite ceinture, relevaient sa veste d'une manière si grotesque, que le janissaire ne pouvait jamais le regarder sans rire. »¹²

L'une des caractéristiques principales de ce qui va devenir un véritable portrait stéréotypé, dans la littérature de voyage, est déjà présente dans le texte de Chateaubriand : le drogman est un personnage vain, dont l'être est en perpétuel conflit avec le paraître. Qualifié de « grotesque », il renvoie à une catégorie esthétique qui associe elle-même, depuis la Renaissance, le ridicule à l'hybridité. En soumettant le drogman à la moquerie du janissaire, Chateaubriand est en outre doublement cruel : il fait du guide-interprète une créature totalement méprisée, hiérarchiquement inférieure au garde turc, qui incarne pourtant, fût-ce au niveau le plus bas, un pouvoir ottoman détesté par le narrateur de *l'Itinéraire*. Le passage où il relate ses adieux avec Joseph, à Smyrne, souligne une fois encore la dualité inhérente au personnage : « Était-ce bien là mon illustre drogman ? Je le trouvai dans une chétive boutique, planant et battant de la vaisselle d'étain. Il avait cette même veste de velours bleu qu'il portait sur les ruines de Sparte et d'Athènes. Mais que lui servaient ces marques de gloire ? »¹³

L'un des modèles littéraires auxquels on pourrait rattacher la figure du drogman parodique est sans doute le *picaro*, emblème du gueux nomade, du va-nu-pieds, lui-même miroir d'une société impitoyable, bien que la roue de la fortune lui fasse parfois connaître des instants de prospérité. Mais le drogman, lui – tel, du moins, qu'il est représenté dans les récits de voyage –, n'accepte pas sa destinée : sa hâblerie n'a d'égale que son ignorance, et la critique se focalise rapidement sur les compétences linguistiques de l'interprète. Celles-ci sont presque toujours mises en cause par les voyageurs. Il est vrai que le drogman qui les accompagne n'a pas reçu la formation des élèves qui ont suivi des cours de langues orientales à Paris. Parfois, ce sont même des interprètes totalement improvisés, c'est-à-dire des Orientaux qui, par la simple fréquentation d'une société levantine cosmopolite, ont glâné quelques mots de telle ou telle langue parlée dans les Échelles du Levant, comme ce domestique accompagnant l'historien Joseph Michaud dans son exploration du Delta du Nil, sur une cange, en 1831 :

« Notre cuisinier Ibrahim est un plaisant à la manière du pays ; il sait quelques mots italiens, ce qui lui a valu auprès de nous le titre d'interprète ; nous lui avons appris quelques mots français qu'il répète tout haut, sans en comprendre le sens, comme un perroquet bien élevé ; nous lui faisons dire entre autres choses : 'Tous les Arabes sont des larrons' : il répète ces paroles à tout propos, et les accompagne de quelques grimaces ; lorsqu'il nous vient quelques Arabes dans notre bateau, il ne manque jamais de leur dire selon la coutume du pays : 'Comment va votre chameau, comment vont vos buffles ? comment vont vos pigeons, vos

¹² François-René de Chateaubriand, *Œuvres romanesques et voyages*, éd. Maurice Regard, Paris, Gallimard, Bibl. de la Pléiade, 1969, t. II, p. 784-785.

¹³ *Ibid.*, p. 924.

poulets et vos enfants ?' Après cela, il se retourne vers nous, et crie à tue-tête ce que nous lui avons appris : 'Tous les Arabes sont des larrons' ; ce qui est pour nous une véritable comédie. »¹⁴

On a ici, à travers ce personnage, quelque chose comme le degré zéro du drogman : s'il sait un peu d'italien, il est en réalité employé d'abord comme cuisinier, et surtout, il répète bêtement un discours stéréotypé qui se retourne contre lui. Ce malheureux Ibrahim est totalement manipulé par ses patrons : non seulement il ne comprend pas ce qu'il dit en français, mais en plus il le dit dans une situation de communication inappropriée. La fonction du drogman est ici complètement pervertie : il ne s'agit pas, pour Michaud, d'établir un dialogue avec les habitants, mais de saisir l'occasion d'une rencontre pour mettre en scène « une véritable comédie ». Transformé en acteur malgré lui, l'interprète-cuisinier est instrumentalisé pour participer à une petite scène théâtrale, c'est-à-dire à une forme de communication au second degré, uniquement destinée à faire rire le voyageur-spectateur (et du même coup le lecteur) aux dépens des interlocuteurs en présence.

En 1839, le peintre orientaliste Horace Vernet accomplit un voyage en Orient, accompagné par le dessinateur Goupil-Fesquet, qui rédige à leur retour un récit de voyage quelque peu tombé dans l'oubli aujourd'hui, mais qui fut lu notamment par Nerval et probablement par Gautier, – on trouve d'ailleurs, chez Goupil-Fesquet, outre son goût prononcé pour le *pittoresque*, un talent manifeste dans la description des bazars et des bains. Le voyage des deux artistes commence par l'Égypte. Voici comment le narrateur du *Voyage d'Horace Vernet en Orient* [1843] relate leur arrivée au Caire :

« Dès notre installation à l'hôtel d'Orient, une inévitable nuée de domestiques de places, de tous âges et de physionomies plus ou moins honnêtes vient nous assaillir. Les *drogmans* levantins, classe très nombreuse dans les grandes villes surtout, rendent le séjour des hôtels insupportable, à cause de leurs obsessions ; ils viennent à l'envi vous montrer leurs certificats sans nombre, de barons allemands, de milords anglais, de savants suédois, d'ambassadeurs mecklimbourgeois, qu'ils ont accompagnés dans tout l'Orient ; ils ont tous connu le prince Pückler-Muskau, ont aussi voyagé avec tous les Champollion imaginables. Demandez-leur s'ils parlent bien français, ils répondront oui, l'anglais, *yes* ; l'allemand, *ya* ; l'italien, *si signore*. Leur mère était syrienne, leur père égyptien, leur grand-père nubien ; ils possèdent des oncles à Smyrne, des cousins à Constantinople, ont appris à faire la cuisine en France ou en Angleterre, comme vous voudrez ; ils babillent dans toutes les langues dont ils ne savent pas toujours l'alphabet ; leur science consiste en une mémoire assez heureuse des phrases usuelles les plus nécessaires aux touristes, l'habitude les leur a fait classer dans un certain ordre ; mais il faut bien se garder de leur demander autre chose. En revanche, ils ont souvent le talent de vous duper tant qu'ils peuvent, et dans toutes les occasions qui se présentent. »¹⁵

Le drogman apparaît, une fois de plus, comme un hâbleur, bien incapable de communiquer dans toutes les langues qu'il prétend connaître. Il incarne une sorte de cosmopolitisme dégradé. Alors que l'Empire ottoman séduit en général les

¹⁴ Joseph Michaud, *Correspondance d'Orient*, lettre 115, cité dans Sarga Moussa, *Le Voyage en Égypte. Anthologie de voyageurs européens de Bonaparte à l'occupation anglaise*, Paris, Laffont, « Bouquins », 2004, p. 252.

¹⁵ Dans *Le Voyage en Égypte, ibid.*, p. 87-88.

voyageurs par sa diversité même – il est composé d'une mosaïque de populations qui conservent leur langue, leur religion, leurs habitudes, leur costume, etc. –, l'interprète levantin, lui, a le triste privilège d'inverser tous les signes de cette diversité qu'il concentre en sa personne : faux polyglotte, il cherche à faire illusion par un acquiescement compulsif aussi stérile que ridicule. L'identité complexe du drogman, loin d'être un atout, se retourne contre lui : faire état de ses origines multiples, de même que passer d'une langue à l'autre, est fondamentalement suspect, – du moins aux yeux des voyageurs français pour qui l'*unité* (politique, linguistique, ethnique, religieuse, etc.) est le plus souvent la règle.

Certains voyageurs ne se contentent pas de dénoncer cette « supercherie ». Ainsi Maxime Du Camp, qui se trouve en Égypte avec Flaubert, en 1850, fait-il un portrait extrêmement ironique de Joseph Brichetti, leur guide-interprète génois, dont il reproduit, dans *Le Nil* (1854), certaines formules passe-partout :

« Son langage, mélangé d'arabe, de français et d'italien, était quelquefois difficile à comprendre ; le verbe *ganter*, de l'italien *agguantare*, lui servait à exprimer toutes ses idées. À la seconde cataracte, comme j'allais monter avec lui sur Djebel-Aboucir, il me dit : *Allômes principier à ganter la montagne* ; c'est-à-dire : 'nous allons commencer à gravir la montagne.' Il disait : 'Il faut bien *se ganter* à dromadaire' ; 'ce poulet est trop maigre, il ne *gante* pas bien' ; et de tout ainsi. »¹⁶

Ce que ne dit pas Du Camp, mais qu'on peut supposer avec quelque vraisemblance, c'est qu'on a affaire ici à un exemple de cette langue franque, sans doute caricaturée, mais dont tout indique qu'elle était très répandue dans l'Orient méditerranéen au XIXe siècle. Du Camp, écrivain en devenir, possède une sensibilité à la langue qui le pousse à s'interroger sur l'origine des mots employés par le drogman. Dans l'extrait cité, il rattache « ganter » à l'italien *agguantare*, c'est-à-dire « saisir ». Mais dans les notes manuscrites de son récit de voyage, on trouve, à la place de la phrase en question : « le verbe ganter, dont je ne connais d'équivalent en aucune langue, me paraît de sa composition et lui sert à tout exprimer. »¹⁷. On voit l'effet de surprise qu'a pu provoquer ce langage hybride sur le voyageur, lequel, dans un deuxième temps seulement, a cherché à en comprendre l'origine linguistique. L'étymologie proposée par Du Camp pour le verbe « ganter » montre du même coup l'importance de l'italien dans le contexte de l'Orient méditerranéen au XIXe siècle : c'est sans doute la langue la plus parlée dans les Échelles du Levant, – Joseph est d'ailleurs lui-même milanais. Mais le narrateur du *Nil* ne prétend nullement se livrer à une enquête socio-linguistique. En donnant des exemples d'un mot passe-partout employé à tort et à travers, il creuse la différence entre lui-même et son drogman, ce dernier apparaissant comme un être aussi bavard qu'inculte, appartenant à une oralité fantaisiste qui n'a droit de cité dans le récit que pour être parodiée et implicitement opposée au savoir de l'écrivain.

Nerval et la communication brouillée

Un récit de voyage, en particulier, illustre de manière exemplaire ce qu'on peut appeler le paradoxe du drogman, personnage indispensable à la communication interculturelle, et qui est pourtant sans cesse accusé de brouiller celle-ci. Il s'agit du *Voyage en Orient* (1851) de Nerval. On sait que l'auteur a effectué en réalité deux

¹⁶ *Ibid.*, p. 254.

¹⁷ Bibliothèque de l'Institut (Paris), ms. 3721, III, 1-10, f° 242, p. 1.

voyages distincts, qu'il a ensuite fait fusionner pour composer un itinéraire unique dans son récit. Le premier voyage (en Suisse, en Allemagne et à Vienne) date de 1839-1840. Le second, qui constitue la partie principale du *Voyage en Orient* (avec pour étapes principales Le Caire, Beyrouth et Constantinople), a lieu pendant l'année 1843. Mais le narrateur fait tout pour établir, dans son texte, des correspondances entre ces deux voyages. L'espace européen est ainsi, d'emblée, orientalisé : « Vienne m'appelle, et sera pour moi, je l'espère, un avant-goût de l'Orient », lit-on à la fin du chapitre V de l'Introduction¹⁸. En effet, la quête amoureuse, qui est un des leitmotifs du *Voyage en Orient*, et qui se traduit dans le titre même de la première partie, *Les Femmes du Caire*, s'annonce dès le séjour dans la capitale autrichienne. Or, la question de la langue, orale ou écrite, est l'un des points qui met en échec la stratégie de conquête du narrateur. Ainsi Katty, la jeune ouvrière rencontrée à la porte d'un théâtre, incarne à elle seule le brouillage des signes :

« Pendant la route, elle me disait des phrases en toutes sortes de langues, ce qui fait que je comprenais à la rigueur. Voilà son histoire. Elle est née à Venise, et elle a été amenée à Vienne par sa maîtresse, qui est française ; de sorte que, comme elle me l'a dit fort agréablement, elle ne sait bien aucune langue, mais un peu trois langues. »¹⁹

Vienne, loin d'apparaître comme un espace familier à celui qui a pourtant traduit, tout jeune, le premier *Faust* de Goethe, plonge le voyageur nervalien dans un mélange linguistique troublant. On est déjà ici, comme on le sera dans les grandes cités de l'Orient proprement dit, au sein d'une Babel miniature, c'est-à-dire dans une sorte de chambre d'échos qui désoriente le voyageur. Du reste, celui-ci se perd en accompagnant la jeune fille chez elle « à travers un écheveau de rues assez embrouillé »²⁰. Quant à l'adresse qu'elle lui donne, le narrateur assure qu'elle est à peu près indéchiffrable, et conclut : « J'ai peur que ces caractères ne soient d'aucune langue [*sic* !]. »²¹

La communication ne sera pas meilleure avec les autres jeunes filles de Vienne : piètre Don Juan, le narrateur nervalien est en même temps régulièrement en situation d'échec linguistique vis-à-vis des femmes qu'il courtise. On peut dès lors se demander si cette situation est due à l'absence de drogman pendant le séjour à Vienne, et si sa présence, dans *Les Femmes du Caire*, va transformer le rapport du voyageur à l'Orient. Le guide-interprète est effectivement un personnage important dans la première partie du *Voyage en Orient*, mais il est loin de tenir toutes ses promesses. Certes, il joue, au Caire, le rôle d'informateur, et même d'introduit par dans la noce aux flambeaux qui doit permettre au narrateur de se mêler à la société des invités :

« Suivons-les dans la maison, me dit-il tout bas.
- Mais que répondrai-je, si l'on me parle ?
- Vous direz seulement : *Tayeb* ! c'est une réponse à tout... Et d'ailleurs je suis là pour détourner la conversation. »²²

Mais le fameux sésame, bien entendu, va se révéler insuffisant : il ne suffit pas d'acquiescer benoîtement à tout (*tayeb* = « bien », c'est-à-dire une forme d'affirmation) pour que la communication s'établisse, fût-ce de manière rudimentaire.

¹⁸ Gérard de Nerval, *Voyage en Orient*, éd. Jacques Huré, Paris, Imprimerie Nationale, 1997, t. I, p. 77.

¹⁹ *Ibid.*, t. I, p. 78-79.

²⁰ *Ibid.*, t. I, p. 80.

²¹ *Ibid.*

²² *Ibid.*, t. I, p. 161.

Quant au drogman Abdallah, il s'avère rapidement inutile, puisqu'il croit devoir servir en même temps des voyageurs anglais pour rehausser son prestige. Or le narrateur nervalien ne cesse de se définir par opposition aux envahissants *touristes*, à qui il reproche d'être fermés sur eux-mêmes, éternellement en train de reproduire les habitudes britanniques au Caire, – alors que lui, à l'inverse, fait tout pour s'immerger au sein de la population, notamment en revêtant un habit oriental et en louant une maison dans le Mousky, le quartier franc de la capitale égyptienne. Le drogman Abdallah est donc non seulement vaniteux, conformément au portrait parodique de cette figure dans les récits de voyage en Orient à l'époque romantique, mais il est en outre crédité d'une certaine *duplicité*, puisqu'il se met au service des Anglais, – raison pour laquelle il se fait finalement congédier par le narrateur.

Mais si Abdallah disparaît, d'autres le remplacent, chacun jouant, pendant un temps, le rôle de drogman, et plus généralement d'intermédiaire culturel. On voit ainsi défiler, dans *Les Femmes du Caire*, le juif Yousef, le copte Mansour et le musulman Mahomet, – tous jugés tôt ou tard incompetents, et soupçonnés de vouloir tromper leur éphémère employeur, y compris ceux qui prétendent agir au nom de leur maître²³. L'image qui se dégage de ces différents médiateurs est systématiquement dépréciative : alors qu'ils devraient faciliter la communication interculturelle et l'intégration du voyageur dans la société orientale, ils deviennent rapidement des gêneurs. Pourtant, le narrateur nervalien ne peut rien sans drogman. L'épisode bien connu de l'esclave javanaise (achat effectué, en réalité, par le compagnon de voyage de Nerval, Joseph de Fondride), situé dans le texte à la suite de cette succession stérile d'intermédiaires, est un échec raconté de manière autoironique dans le chapitre intitulé « Premières leçons d'arabe » :

« Je sentais qu'il valait mieux parler, même avec la certitude de ne pas être compris, que de se livrer à une pantomime ridicule. Elle répondit quelques mots qui signifiaient probablement qu'elle ne comprenait pas, et auxquels je répliquai : *Tayeb*. C'était toujours un commencement de dialogue. »²⁴

On a ici affaire à une véritable mise en scène parodique de la communication, où la seule certitude est celle de ne pas se comprendre ! Il faudra d'ailleurs faire appel à un nouvel intermédiaire en la personne de madame Bonhomme, la responsable du cabinet de lecture français du Caire, qui jouera, au chapitre suivant, le rôle de drogman improvisé. Mais le savoir de celle-ci est à peu près aussi dérisoire que celui du narrateur, à qui elle apprend simplement le mot *Mafisch !*, supposé comprendre « toutes les négations possibles »²⁵.

L'ensemble du *Voyage en Orient* est ainsi placé sous le signe d'une quête toujours inaboutie, d'une pseudo-initiation dans laquelle les rencontres sont généralement décevantes. La figure mythologique d'Isis, dont on trouve des avatars tout au long de ce texte, est elle-même démythifiée. En voici un exemple, où intervient la langue franque, que le narrateur tente de parler dans une maison du Caire qu'il croit tenue par un Turc ; il y parvient après avoir suivi deux femmes aperçues dans les ruelles du bazar, et dont il se persuade que leur façon de soulever de temps à autre leur *habbarah* est une invite discrète. Mais voici l'épisode, narré sur le mode de la comédie moliéresque :

« Dans ces moments-là, le pire est de rester court. Je songe que

²³ « La méfiance que m'avait inspirée le juif pour mon drogman avait eu pour second effet de me mettre en garde contre lui-même » (*ibid.*, t. I, p. 273).

²⁴ *Ibid.*, t. I, p. 272.

²⁵ *Ibid.*, t. I, p. 278 ; on peut traduire approximativement par « tant pis ! ».

beaucoup de musulmans entendent la langue franque, laquelle, au fond, n'est qu'un mélange de toute sorte de mots des patois méridionaux, qu'on emploie au hasard jusqu'à ce qu'on se soit fait comprendre ; c'est la langue des Turcs de Molière. Je ramasse donc tout ce que je puis savoir d'italien, d'espagnol, de provençal et de grec, et je compose avec le tout un discours fort captieux. Au demeurant, me disais-je, mes intentions sont pures ; l'une au moins des femmes peut bien être sa fille ou sa sœur. J'épouse, je prends le turban ; aussi bien il y a des choses qu'on ne peut éviter. Je crois au destin.

D'ailleurs, ce Turc avait l'air d'un bon diable, et sa figure bien nourrie n'annonçait pas la cruauté. Il cligna de l'œil avec quelque malice en me voyant accumuler les substantifs les plus baroques qui eussent jamais retenti dans les échelles du Levant, et me dit, tendant vers moi une main potelée chargée de bagues : 'Mon cher monsieur, donnez-vous la peine d'entrer ici ; nous causerons plus commodément.'

Ô surprise ! ce brave Turc était un Français comme moi ! »²⁶

La langue franque est ici doublement discréditée. En tant que telle, d'abord, puisqu'elle est qualifiée de simple mélange de différents « patois méridionaux » : elle n'a donc pas le statut officiel des langues écrites, avec tout le système de formalisation (grammaire, lexicque, etc.) qui les accompagne et les légitime ; de surcroît, elle renvoie à la scène déjà évoquée du *Bourgeois gentilhomme*, c'est-à-dire à une langue fictive, destinée à faire rire, puisque parlée par de faux Turcs, et qui fait passer monsieur Jourdain pour fou auprès de sa femme, lorsqu'il l'emploie à son tour. Deuxièmement, la fonction communicative de la *lingua franca* est totalement ridiculisée dans ce passage du *Voyage en Orient*, puisque le narrateur parle une langue qu'il ne connaît pas, employée « au hasard », et que son interlocuteur est en réalité un Français : nous sommes dans une réécriture au second degré, en l'occurrence dans un pastiche moliéresque, – à la différence près que dans la comédie de Molière, Cléonte finit par obtenir, en se faisant passer pour le fils du Grand Turc, la main de Lucile, fille de M. Jourdain, alors que chez Nerval, la déception du voyageur amoureux est complète, puisque les deux femmes qu'il a suivies ne sont pas des Orientales, mais au contraire des Françaises, dont l'une est déjà mariée avec la maîtresse des lieux !²⁷

S'étant substitué pendant un instant au drogman, le narrateur du *Voyage en Orient* a logiquement hérité lui-même de toutes les caractéristiques négatives associées à la fois au personnage et à la langue qu'il emploie. Pour Nerval, le franc est un langage de comédie, un mélange ridicule qui n'est racheté par aucun syncrétisme, contrairement à la religion des Druses : nous sommes ici en présence d'un mixte déformant, composé de différentes langues qui, prises séparément, ont chacune leur légitimité, mais qui, une fois associée, constituent un charabia renvoyant à la confusion babélique.

En conclusion, on peut tenter de s'interroger sur les raisons de ce discrédit. Concernant la langue franque, c'est incontestablement son statut *hybride* qui pose problème aux voyageurs français, ce qui ne doit pas étonner à une époque où s'affirment les nationalités et où, par voie de conséquence, les langues constituent un enjeu identitaire renouvelé. Ainsi l'érudit Claude Fauriel traduit-il des *Chants populaires de la Grèce moderne* qu'il publie en 1824, c'est-à-dire à une époque où le

²⁶ *Ibid.*, t. I, p. 188-189.

²⁷ *Ibid.*, t. I, p. p. 189.

philhellénisme bat son plein. À l'inverse, une langue comme le franc ne renvoie, par définition, à aucun espace politique clairement déterminé : elle constitue un exemple de *déterritorialisation*, ou en tout cas de brouillage dérangeant des frontières nationales en voie de constitution au XIXe siècle. Dès lors, il n'est pas étonnant qu'à cette époque, les phénomènes de métissage aient été le plus souvent, au mieux, perçus de manière amusée, comme un élément renvoyant à une forme d'exotisme superficiel, et, au pire, comme une dénaturation condamnable, que ce soit sur le plan linguistique, ethnique, culturel ou autre²⁸.

Pourtant, sur le plan non plus de la perception, mais de la pratique, ce sabir méditerranéen a pu constituer un facteur de rapprochement, ou tout au moins une possibilité de dialogue bien réel entre des individus appartenant à la fois à des pays et à des milieux très différents. Le drogman, le guide-interprète dont on a vu que les voyageurs de l'époque romantique ridiculisent la façon de parler, constitue ainsi une figure emblématique de *porteur* sans laquelle il n'y aurait tout simplement pas eu (ou en tout cas pas de la même façon) de contacts entre Orient et Occident. À l'image des Échelles du Levant, la langue franque a manifestement constitué un véritable *terrain de rencontre*, où résonnaient à la fois des langues romanes et des langues orientales. Il est sans doute nécessaire, aujourd'hui, d'arracher à la notion de *sabir* ses connotations négatives²⁹, et d'étudier sans préjugé, avec le recul de l'histoire, les conditions dans lesquelles cette langue *métisse* a pu se maintenir pendant des siècles sous une forme orale dont nombre de récits de voyage portent encore la trace écrite.

Sarga MOUSSA (CNRS)

²⁸ Voir à ce sujet les actes du colloque *Métissages*, en particulier le tome I (Littérature-Histoire), textes réunis par Jean-Claude Carpanin Marimoutou et Jean-Michel Racault, Paris, L'Harmattan, 1992.

²⁹ Comme Victor Segalen l'a fait, en son temps, pour la notion d'*exotisme*. Voir son *Essai sur l'exotisme. Une esthétique du Divers*, Montpellier, Fata Morgana, 1978.